

LETTRE D'INFORMATIONS N°7 DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE LUCIE DELARUE- MARDRUS

Octobre 2014



SOMMAIRE :

- Analyse du roman de Lucie Delarue-Mardrus, *Un roman civil en 1914* par Nelly Sanchez
- Découverte de la vie de Lucie Delarue-Mardrus : 1914 dans son autobiographie *Mes Mémoires* (Gallimard, 1938) par Patricia Izquierdo
- 1914 dans quelques écrits poétiques et nouvelles de Lucie Delarue-Mardrus
- *Mes Mémoires*, création de l'index, l'appel à contribution se poursuit
- *Focus* : Les éditions ErosOnyx
- Comptes-rendus de deux ouvrages par Nelly Sanchez

La dernière lettre d'informations remonte à juillet 2012, l'année 2013 ayant été bien occupée par la préparation puis la parution du cahier n°1 : « Les Débuts... ».

*Nous revenons avec la volonté d'offrir dans chaque lettre à venir un éclairage thématique spécifique. Nous avons choisi pour cette année de commémorer le centenaire de la Grande Guerre à laquelle Lucie Delarue-Mardrus participa à sa manière : elle fut infirmière à la Croix Rouge de Honfleur et soigna des blessés. Elle écrivit également des poèmes, des nouvelles et des romans pour relater cet événement traumatisant dont elle parle également dans son autobiographie *Mes Mémoires*. Ce sont quelques-uns de ses écrits que nous présentons ci-dessous.*

Bonne découverte !

Analyse du roman de Lucie Delarue-Mardrus, *Un roman civil en 1914*, par Nelly Sanchez

La postérité, comme le lecteur, ne peut retenir l'intégralité des œuvres que publie un auteur prolifique. De Lucie Delarue-Mardrus ne subsistent que quelques écrits témoignant de son talent, comme *Figure de proue* (1908), *L'Ex-voto* (1925), *L'Ange et les pervers* (1930)... mais une recherche attentive permet de redécouvrir des titres illustrant son imagination et sa sensibilité. Qui se souvient, en effet, de *Roberte N°10.530* paru en 1937, de *L'Homme du rêve* (1941), ou encore d'*Un roman civil en 1914* (1916) ? Au moment où l'on commémore la Première guerre Mondiale, il nous paraissait intéressant

de revenir sur ce dernier roman, non seulement parce qu'il est aujourd'hui quasiment introuvable mais surtout parce qu'il répond au projet de l'auteure, « d'après nature, de capter l'air (respiré) aux premiers jours de la guerre¹ ».

Il est aussi l'une des rares œuvres de fiction que Lucie Delarue-Mardrus édita durant cette guerre ; à part *Un roman civil en 1914*, on ne compte que *Deux Amants*, paru en 1917 chez Fasquelle. Elle privilégia la rédaction d'articles plus rapidement publiables et monnayables. Si l'on se réfère à *Mes Mémoires*, *Un roman civil en 1914* aurait commencé à paraître en feuilleton dans *Le Journal* avant d'être brutalement suspendu. Nous n'en avons trouvé aucune trace aux dates mentionnées. En revanche, on trouve publié en feuilleton dans ce quotidien, le début de *Deux amants* sous la rubrique « Conte du journal » en 1914. Y a-t-il une confusion dans les titres ? Si *Un roman civil en 1914* a véritablement été publié dans *Le Journal*, son interruption ne doit pas être considérée comme une sanction, ainsi que l'interprète Lucie Delarue-Mardrus, mais comme le résultat d'une politique éditoriale quelque peu anarchique. Pour le seul mois de novembre 1916, le lecteur du *Journal* découvrait *Pam et ce que devint Pam* par la baronne de Hutten-Louis d'Arvers, *Le Médaillon* d'André Toulonon, *Un petit lapin de terre glaise* par Henriette Waltz.

Un roman civil en 1914 s'ouvre dans la maison de Mme Deville, la grand-mère du protagoniste Francis Malavent, une imposante villa à Honfleur. L'annonce de la guerre y surprend la famille et le cercle d'amis de Mme Deville venus passer l'été au bord de la mer. Il est intéressant de noter que cette situation - le rassemblement d'individus de classes

sociales différentes dans un même lieu au moment de la déclaration de guerre - sera reprise et développée dans *Verteil et ses amours* (1943). En usant de cette stratégie narrative, Lucie Delarue-Mardrus donne à voir les différentes réactions que suscitent les événements, ce qui répond à son désir de restituer l'atmosphère du moment. La romancière pousse le souci de l'objectivité jusqu'à insérer des dépêches de journaux pour rythmer le récit. Ainsi « 8 septembre : *A l'aile gauche de l'armée de Paris, la marche des armées allemandes est enrayée. Les Allemands, après de violents combats, subissent des échecs à la Fère-Champenoise, à Montmirail, et sont obligés de monter au nord vers la Marne*² ». Parce que Lucie Delarue-Mardrus entend faire de ce roman un témoignage de ce qu'ont pu vivre ceux de l'arrière, à aucun moment elle ne prend position, ni comme auteure ni comme narratrice. Ruth Amossy a également souligné cette neutralité lorsqu'elle a étudié les deux plans énonciatifs de cet ouvrage³. L'essentiel du récit est fait selon un point de vue omniscient à la troisième personne du singulier, ce qui permet au narrateur de gommer toute trace de sa présence. Cette instance narrative laisse parfois place à un « nous », regroupant « le « je » et le « vous » des lecteurs « en les faisant communier dans la même expérience, celle même que vivent les protagonistes⁴ ». Ces deux plans narratifs correspondent à l'imbrication dans une trame fictive, l'histoire d'amour de Francis Malavent et Élisabeth Clèves, dame de compagnie de Mme Deville et proche du Docteur

1 Lucie Delarue Mardrus, *Mes Mémoires*, Gallimard, 1938, p. 190.

2 Lucie Delarue-Mardrus, *Un roman civil en 1914*, Fasquelle, 1916, p. 141.

3 Ruth Amossy, "De la sociocritique à l'argumentation dans le discours", *Littérature* 140, "Analyse du discours et sociocritique", 2005, p. 56-71.

4 *Ibid.*, p. 65.

Malavent, père de Francis, des souvenirs de l'auteure qui fut infirmière de la Croix-Rouge, à l'hôpital de Honfleur. L'intrigue s'articule en deux parties, correspondant à la prise de conscience de Francis de son amour pour Élisabeth de Clèves et la découverte que celle-ci est aimée de son père. La deuxième partie montre comment Francis et Élisabeth vont lentement s'avouer leur amour puis l'avouer au docteur Malavent qui a été rapatrié parce qu'il est devenu aveugle à cause d'un éclat d'obus. Il mourra en ayant deviné les sentiments des jeunes gens.

Francis Malavent, contrairement à son père et à son jeune frère Jean, ne sera pas appelé sous les drapeaux. Il est, depuis son enfance, affligé d'une boiterie, qu'il cherche tant bien que mal à cacher. Il passe l'été chez sa grand-mère, laquelle accueille Mme Sérille, une veuve qui « est bête jusqu'à en être démodée » et qui flirte avec Jean, le comte et la comtesse d'Hautvières, « un imbécile et une neurasthénique », « le peintre Barave, [un] rustique idiot⁵ ». Il y a également Mlle Clèves, dame de compagnie de Mme Deville qui sert également de secrétaire au docteur Malavent. A part son père et son frère Jean, Francis déteste toute cette société ; malgré ses vingt-cinq ans, il prend même un malin plaisir à tourmenter tous ces invités. D'une certaine manière *Un roman civil en 1914* pourrait être considéré comme un roman d'apprentissage puisque Francis va rapidement abandonner son attitude puérile pour officier comme médecin à l'hôpital de Honfleur. Les trois premiers chapitres de l'intrigue sont écrits dans un style léger, alerte, traduisant l'insouciance de la Belle Époque, et qui n'est pas sans rappeler celui de Gyp dans les dialogues. Le ton sera par la suite

plus posé. Condamné à rester à l'arrière, Francis est le témoin privilégié des changements qui surviennent dans Honfleur, comme la réquisition des chevaux, des autos, la censure des journaux, le patriotisme des femmes qui entendent devenir infirmières pour la Croix-Rouge. Il assure la formation de cet aréopage qui compte notamment Mlle Clèves. Sa haine puérile pour elle se changera lentement en amitié puis en amour. Il est aussi là pour témoigner que, même réformé, il est animé par un violent patriotisme :

« Oh ! Toute la France, comme elle souffre ! Comme je souffre !... [...] Oh ! Ne pas pouvoir courir aux armes avec les soldats pour chasser cette horde installée chez nous, assise sur nous⁶ ». L'inquiétude que suscite l'absence de nouvelles des hommes envoyés au front, l'avancée des armées, alterne avec des situations comiques comme le refus de la cuisinière de servir Mme Deville parce qu'elle a sept frères sous les drapeaux ou l'irruption de la cousine Alice Troubelle, affligée d'un défaut de prononciation. Ainsi justifiant sa venue à Honfleur, elle expliquera à Mme Deville :

« Comme les Pruffiens viennent de bombarder Foiffons, tu fais bien ? Me voilà fez toi pour vufqu'à la fin de la guerre. [...] Tout fa, voyez-vous, fa ne vaut pas notre bonne guerre de foifantedix...⁷ ».

Un tiers du roman est consacré à l'organisation de l'hôpital de Honfleur, à la formation des femmes de la bourgeoisie pour devenir infirmières, à l'attente des blessés, aux rivalités qui animent ces femmes, à leur dévouement enfin. Lucie Delarue-Mardrus a puisé dans ses souvenirs d'infirmière et de traductrice pour les soldats marocains, pour dépeindre ces femmes qui ont

5 Lucie Delarue-Mardrus, *Un roman civil en 1914*, p. 6-7.

6 *Ibid.*, p. 122.

7 *Ibid.*, p. 109.

abandonné leur existence paisible pour soigner les soldats blessés :

« Dans une chambre d'isolement, [...] une distinguée figure aux cheveux gris, dévote austère de la ville, qui veillait un petit Marocain dont les yeux de gazelle pleuraient. [...] Et l'on devinait qu'à force de patience anxieuse elle tirerait celui-là de son agonie, qu'elle sauverait de la mort ce petit Infidèle, elle, la chrétienne, parce qu'il avait saintement combattu pour le pays⁸ ».

Ce ne sont pas les seuls éléments biographiques que l'on retrouve dans ce roman : l'évocation, dans *Mes Mémoires* de Jacqueline Fontaine et le portrait qu'en fait Lucie Delarue-Mardrus ne sont pas sans rappeler le personnage d'Élisabeth Clèves. Voici ce qu'elle écrit de Jacqueline Fontaine :

"Energie de fer, cœur immense sous des dessous bourrus [...]. Jacqueline eût été laide sans ses magnifiques yeux d'eau claire dans un teint foncé, sans sa denture éblouissante, rarement apparue [...]. Une bouche sèche et sévère barrait son masque triangulaire aux pommettes importantes. [...] Elle était de moyenne taille, musclée, sportive. [...] Je l'appelais "mon petit Saint-Michel"⁹.

Et voici la description d'Élisabeth Clèves :

"[...] mince, droite, avec des épaules singulièrement puissantes et des hanches très étroites [...], des cheveux couleur de feuille morte, [...] roulés autour de la tête comme les boucles d'un petit dieu. [...] On pouvait peut-être dire qu'elle était belle, cette jeune fille. Son rare sourire montrait des dents

⁸ *Ibid.*, p. 179.

⁹ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p. 191-192.

éblouissantes, ses traits rosés étaient réguliers. Mais, dans ses yeux bruns et clairs aux paupières plus foncées que les prunelles, un regard obstiné, presque buté, s'ajoutait [...] au pli sévère des lèvres, pour donner à l'ensemble on ne savait quoi de revêche¹⁰".

La situation de ces jeunes filles autorise également ce rapprochement : les parents de Jacqueline sont divorcés, et Élisabeth travaille pour ne pas être à la charge d'une mère remariée et avec qui elle ne s'entend pas¹¹. Il serait intéressant de développer ce parallèle et voir quel rôle Jacqueline Fontaine joua à ce moment-là dans l'existence de Lucie Delarue-Mardrus.

La publication de *Un roman civil en 1914* rencontra quelques échos dans la presse. Les critiques accueillirent favorablement ce titre ; Paul Souday concluait son compte-rendu en écrivant que « Les poésies de Mme Delarue-Mardrus sont, sans doute, d'une qualité plus rare ; mais ce volume ne manque pas d'agrément¹² ». Roland de Marès insiste davantage sur la transfiguration des personnages, « la grande épreuve mettant de nobles clartés dans tous les yeux, chassant d'un souffle puissant tout ce que notre abandon dans l'existence que nous menions avait mis en nous de convenu et de factice¹³ ». *La Pomme cuite* décrit Lucie Delarue-Mardrus comme une « Normande de bonne race, qui connaît sa Normandie sur le bout du doigt, paysages, bêtes et gens et qui excelle à nous décrire tout cela. [Dans ce roman], il y a là beaucoup d'observation, un joli brin de poésie et de l'émotion

¹⁰ Lucie Delarue-Mardrus, *Un roman civil en 1914*, p. 17-18.

¹¹ *Ibid.*, p. 219.

¹² Paul Souday, "Les Livres", *Le Temps*, 16 janvier 1917.

¹³ Roland de Marès, "Les Livres", *Les Annales*, 26 novembre 1916.

vraie mêlée à l'ironie. Une chicane. On ne dit pas : *Ses yeux fonçaient*, mais bien *se fonçaient*¹⁴». L'analyse la plus fine est sans doute celle de Rachilde, dans *Le Mercure de France*, qui parle de « la plume alerte et souvent très finement malicieuse de l'auteur. Il expose sur les visages qu'il dessine les rayons terribles de cette torche ardente qu'est la guerre, il surprend telle ou telle grimace qui montre souvent le fond des âmes¹⁵ ».

Nous n'avons fait là que brosser les grandes lignes de ce roman qui mériterait, par sa qualité d'écriture et la mine d'informations biographiques qu'il représente, d'être plus longuement étudié. *Un roman civil en 1914* nous éclaire sur une période encore fort mal connue de l'existence de son auteure qui appartient désormais au clan des divorcées... Il ne faut cependant pas compter sur ces pages pour trouver une quelconque opinion de Lucie Delarue-Mardrus sur la guerre. Elle s'est soigneusement retranchée dans la neutralité, faisant comprendre d'une certaine manière que la guerre était une affaire d'hommes et qu'elle, en tant que femme, n'y avait aucune part, sinon celle d'infirmière.

Découverte de la vie de Lucie

Delarue-Mardrus : 1914 dans son autobiographie *Mes Mémoires* (Gallimard, 1938) par Patricia Izquierdo

14 "Les Bouquins", *La Pomme cuite*, 5 décembre 1916.

15 Rachilde, "Revue de la quinzaine", *Le Mercure de France*, 1er décembre 1916, p. 511.

"1914" apparaît p. 188 de *Mes Mémoires*. À la page suivante, au milieu de la quiétude estivale, éclate la guerre. "J'étais, au commencement de l'après-midi du 2 août, assise à ma table de travail, écrivant un sonnet. Le téléphone reliant la ferme au pavillon éclata dans le silence. Mon mari se trouvait dehors, parmi ses roses. J'allait [*sic*] décrocher l'appareil. J'entendis la voix frémissante de la grosse Louise:

- La mobilisation générale est affichée en ville. C'est la guerre!".

Un monde venait de s'écrouler. Personne ne le savait encore. Le fracas de la gigantesque démolition n'était représenté, sur la terre entière, que par les premières minutes d'une consternation universelle et silencieuse".

Lucie Delarue-Mardrus dénonce vite la crédulité de la France: "ingénue, croyant encore aux images d'Epinal du passé" (p. 190). Les conséquences sur sa vie privée ne se font pas attendre: son mari part le 12 août comme médecin-major; elle s'inscrit comme infirmière de la Croix-Rouge à l'hôpital de Honfleur, bien consciente des regards suspicieux que sa renommée de "femme de lettres" peu scrupuleuse suscite. Elle s'installe au plus près de l'hôpital à l'Hôtel d'Angleterre, dans le port. Ses activités de secours ne l'empêchent pas de continuer à écrire, la nuit, des articles sur la Croix-Rouge pour *Le Journal* et des poèmes qu'elle récite aux soldats convalescents ou, exceptionnellement, au Roi des Belges, poème que nous retrouvons dans *Souffles de tempête*, publié en 1918, p. 170. Elle joue également du violon et participe à des représentations théâtrales. Mais elle s'épuise à être à la fois journaliste et infirmière, et décide, en décembre 14, de retourner à Paris avec sa servante et son chien Rolleboise.

1914

**dans quelques écrits
de Lucie Delarue-Mardrus et Joseph-
Charles Mardrus par Nelly Sanchez et
Patricia Izquierdo**

Sonnet de guerre

Si Lucie Delarue-Mardrus a volontiers évoqué ses fonctions d'infirmière pendant la Première Guerre mondiale, elle demeure fort distraite quant à sa production littéraire. C'est au hasard que l'on doit la découverte de ses écrits... Ainsi vers 1915, celle-ci sera sollicitée par Mme Michaud-Lapeyre pour participer à un recueil de poésies vendu au profit des Œuvres d'assistance aux Mutilés des Armées de Terre et de Mer. Ce collectif parut en 1916, sous le titre *Les Sonnets de la guerre* ; il est préfacé par E. Herriot, sénateur du Rhône et maire de Lyon.

Lucie Delarue-Mardrus donna un poème que nous reproduisons ici (p. 33-34, Paris, Emile-Paul Frères, éditeurs). Elle signe aux côtés de plusieurs jurys du Prix Vie Heureuse, comme Mme Julia Daudet, Daniel Lesueur, la Duchesse de Rohan et de membres de l'Académie française. Nous trouvons ainsi Jean Aicard, Henri de Régnier, Edmond Rostand... Cette sollicitation et cet environnement tendent à prouver que Lucie Delarue-Mardrus a conservé tout son prestige...

Pour nos blessés

**Vous qui vous relevez d'entre les
trépassés
Pour revivre, joyeux, après des nuits de
râles,
Les gloires vous sourient, physiques et
morales,
Car vous n'êtes plus vous. Vous êtes les
Blessés.**

**La France aujourd'hui songe à ses grands
passés.**

**Personnages présents d'époques
magistrales,**

**O soldats mutilés, frères des cathédrales,
Le pays vous salue et vous dit : « C'est
assez ! »**

**Vous avez attendu l'heure réparatrice.
La plaie en guérissant laisse sa cicatrice,
Place de l'héroïque et suprême grief.**

**Désormais vous direz : « J'étais de la
tuerie ! »**

**Et, sur l'ample balafre ou le membre trop
bref,**

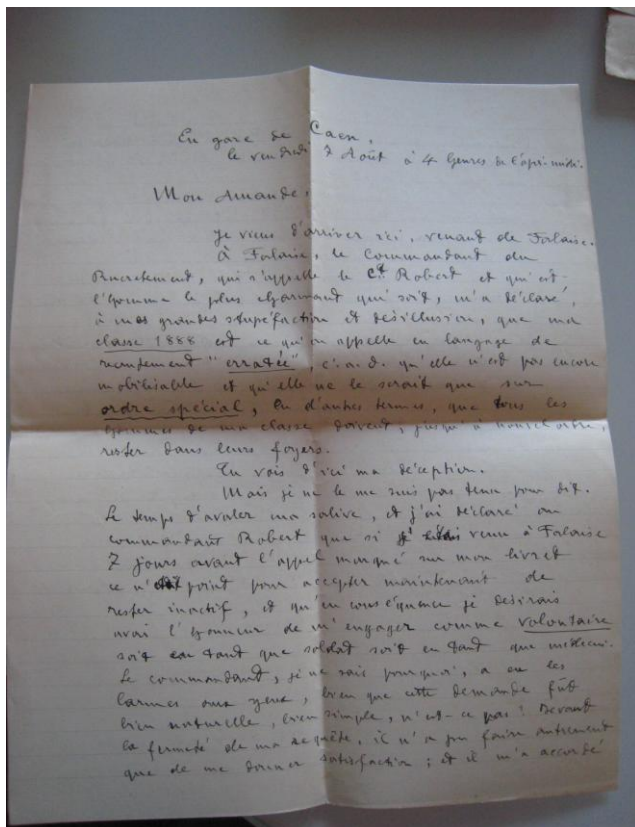
Vos cadets épelleront : « *Patrie* ».

Dr. Nelly Sanchez

Lettres de Joseph-Charles Mardrus

Nous avons découvert parmi les archives de Lucie Delarue-Mardrus confiées par son descendant, M. Labayle-Couhat, des lettres de Joseph-Charles Mardrus à sa femme qui permettent de préciser le déroulé des premiers jours de guerre de 1914. Une lettre datée du 7 août 1914, "En gare de Caen" (voir photographie ci dessous) nous apprend par exemple que Mardrus a eu la mauvaise surprise de découvrir qu'il était invité à retourner dans son foyer, comme tous les hommes de sa classe. Outré, il a rétorqué qu'il voulait s'engager comme volontaire, en tant que soldat ou médecin. Il ajoute plus loin "Il n'est pas possible que je reste les bras croisés". Les lettres suivantes datées de septembre 1914 prennent des accents très patriotiques. Mardrus enjoint sa femme de rester en France, contrairement à Natalie (Barney) qui s'enfuit au pays des Yankees. Il ajoute "toi, tu as ton brassard de la Croix-Rouge qui te protège". Plus tard, le 14 septembre, il célèbre Joffre. Il est alors Major de la Territoriale, et ne doute pas que la Victoire, "cette chose attendue depuis 44 ans", est proche.

Le 17 septembre, il reçoit sa convocation pour Montmorency comme médecin aide-major de deuxième classe à la disposition du docteur Kaufmann. Le 18 septembre, son engagement se précise encore: il est nommé chef des brancardiers de la 86^e division d'Infanterie Territoriale, direction de la Région Nord, sous les ordres du Général Galliéni, et "sur la ligne de feu".



Le 3 novembre 1914, Mardrus salue le retour de Lucie Delarue-Mardrus à Paris et ne doute pas que l'ennemi sera bientôt repoussé aux frontières. Le 14 novembre, il félicite "Amande" pour la parution d'un article et lui explique comment se chauffer avec le calorifère. Il ne semble plus guère optimiste: "Nous sommes en plein cataclysme. Comment tout cela finira-t-il?".

Nous n'avons malheureusement pas les réponses de Lucie Delarue-Mardrus, notamment, une longue lettre de 11 pages que Mardrus n'a jamais reçue

mais qu'il mentionne en novembre 1914.

Il est à noter que ces lettres sont empreintes de tendresse et d'amour, même si le couple Mardrus n'existe plus véritablement, ainsi que le précise Lucie Delarue-Mardrus dans *Mes Mémoires* (p. 200).

1914 dans *Souffles de tempête*

Ce sixième recueil poétique de Lucie Delarue-Mardrus parut à la bibliothèque Charpentier en 1918. La longue section VII (pp. 167-266) de la "Ballade du mobilisé" à "Envolée" égrène chronologiquement 35 poèmes de guerre de 1914 à 1918. Seuls les premiers nous intéressent ici. Mais il serait intéressant de consacrer à l'avenir un cahier entier à l'analyse de la Grande guerre et de celle de 1939-1945, dans les textes poétiques, narratifs et les autres écrits autobiographiques et critiques de Lucie Delarue-Mardrus.

Beaucoup plus modestement, nous voulons ici approcher son regard sur cette tragédie qui commence.

La "Ballade du mobilisé" est datée du 5 août 1914 et porte la précision géographique "Honfleur". L'empreinte Normande façonne ses premiers poèmes de guerre, Honfleur elle-même devient un personnage qui secourt les soldats (p. 192) et un hommage est rendu "Aux gas Normands" (p. 178). Le mobilisé est un jeune paysan surpris pendant les travaux des champs. L'élan patriotique est immédiat:

"Vive la France! / L'Alsace et la Lorraine à nous!". Il part entonnant la Marseillaise.

Nous retrouvons l'ambiance d'*Un roman civil en 1914*. Plus loin, ce sont les marins Normands qui s'imposent: "Nos marins sont partis pour la mer et la guerre" (p.

181). La race, l'importance du sang et des couleurs du drapeau français sont prépondérantes dans ces vers. "Croix-Rouge" revient sur le rôle essentiel des infirmières "toutes blanches,/ Sur nos soldats rouges de sang" et sur la solidarité indispensable en ces temps affolés:

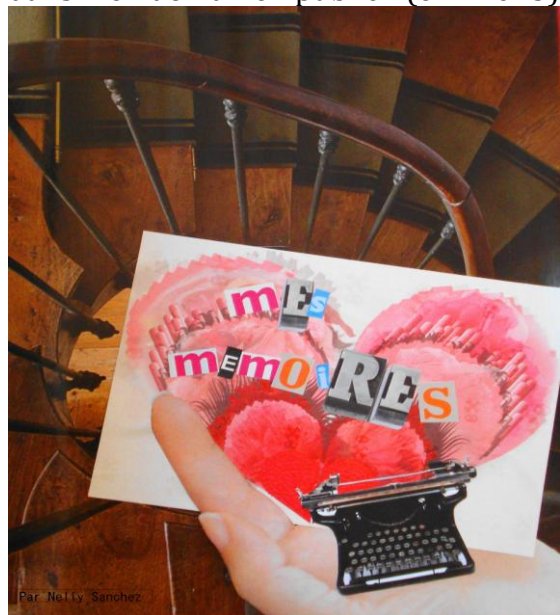
"O mon frère, je suis ta sœur,
Toi le soldat, moi l'infirmière".

Les poètes, les femmes, les artistes, les musiciens, les inventeurs sont les gardiens de la paix à l'arrière (p. 199).

Plus tard, le ton se radicalise, les ennemis, les Allemands, sont "maudits par Bach, par Kant et par Goethe" (p. 185) et la guerre devient un "monstre" honni.

Mes Mémoires, création de l'index, l'appel à contribution se poursuit...

Une réédition électronique de cet ouvrage essentiel est envisagée pour 2016, après que l'œuvre tombe dans le domaine public (en 2015).



Collage original de N. Sanchez 2012

Ci-dessous, vous voyez la liste des notices biographiques non encore attribuées. Entre parenthèses, figure la

page où apparaît la première occurrence du nom concerné.

Il reste beaucoup à faire. Si l'une de ces notices vous intéresse, n'hésitez pas à contacter Nelly Sanchez (nellysan74@yahoo.fr.) l'initiatrice de ce projet, pour y participer.

Rappel : les notices biographiques n'excèdent pas deux pages (interligne 1,5, caractère : 12 Times New Roman, et notes de bas de page contenant les références bibliographiques) et doivent être si possible accompagnées de photos libres de droit, d'une bibliographie si la personnalité a écrit, peint, composé... Il s'agit de mettre en lumière, chaque fois que c'est possible, les relations qui ont pu exister avec Lucie Delarue-Mardrus.

Pour plus d'informations voir sur notre site

<http://www.amisldm.org/actualités/index-ex-mes-mémoires/>

A

Aman-Jean (257)
Anunzio d', (181)

B

Bailby, Léon (139)
Baschet, Marcel (267)
Bengesco, Marie (94)
Berthelot, Philippe (249)
Boldini (133)
Bonin, Charles-Eudes (139)
Boyer, Rachel (253)

C

Caillavet de, Mme (162)
Castro, Germaine (290)
Champsaur, Félicien (153)
Colonna, Prince (134)
Comert, Marguerite (93)
Coppée, François (87)
Cottinet, Emile (134)
Crouzet, Dr Philippe (250)

D

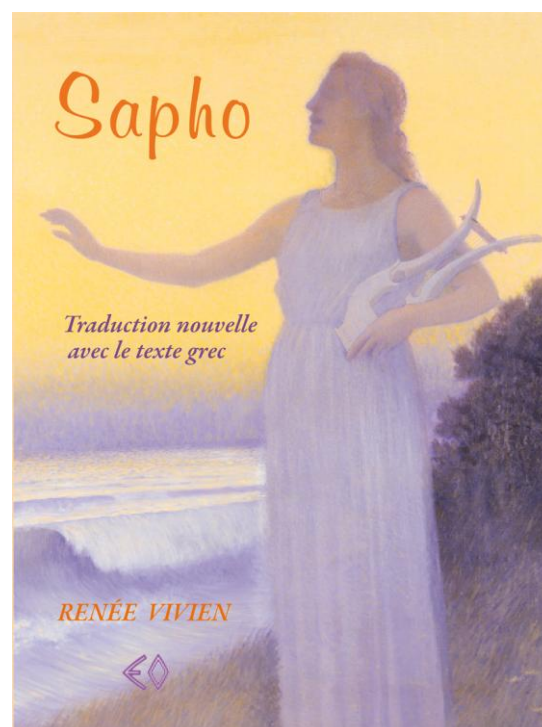
Dars, Jean (251)
Debussy, Claude (126)
Delvair, Jeanne (155)
Derenbourg, Artwig/ Henry Derembourg (139)
Desjardins, Marie (192)
Dorchain, Auguste (94)
Dorival, Bernard (271)
Douglas lord, Alfred (139)
Dufrêne, Blanche (94)

Dupuy, Jean (74)
 Durand, Marguerite (94)
 E
 Enlart, Camille (112)
 Escholier, Raymond (255)
 F
 Fagus (127), pseudo de Georges Faillet
 Faramond de, Maurice (139)
 Féret, Charles-Théophile (87)
 Feydeau, Valentine (237)
 Fleuret, Fernand (87)
 G
 Galeron de Calonne, Bertha (112)
 Galdemar, Ange (98)
 Greffülhe, comtesse de (133)
 Gregh, Fernand (129)
 H
 Hermant, Pierre (167)
 Hérold, Ferdinand (125)
 Humières, Robert d' (139)
 I
 Izoulet, Jean (94)
 J
 Japy, Alice (251)
 Jeannot, Georges (129)
 Joncières, Léonce de (145)
 K
 Koubitzky, Alexandre (219)
 L
 Lahovary, Marthe Lucie, épouse Bibesco (112)
 Lambert, Albert (271)
 Laparcerie, Cora (109)
 Leclerc, Léon (108)
 Le Goffic, Charles (165)
 Letellier, Henri (95)
 Lireux, Auguste (19)
 Lyautey (152)
 Lysès, Charlotte (166)
 M
 Mariéton, Paul (155)
 Maurras, Charles (134)
 Miscia (166)
 Moreno, Marguerite (96)
 Mulhfeld, Mme (133)
 Murat, Lucien (149)
 P
 Piaggi, René (247)
 Pichon, Stephen (148)
 Pissarro, Manzana (257)
 Polignac-Chabannes La Palice, Armande de (149)
 Pomairols, comte de (94)
 Porto-Riche (181)
 Prudhomme, Sully (92)
 Q
 Quesnel, Jacques (273)

R
 Rameau, Jean (94)
 Renouard, Jean (265)
 Reymond, Maurice (287)
 Rochefort, Henri et Marguerite (139)
 Roggers, Henriette (155)
 Rostand, Edmond (103)
 S
 Saint-Vincent Millay, Edna (290)
 Sarmiento, Olga (260) voir Olga de Moréas
 Sorel, Albert Emile (265)
 T
 Toussaint, Gustave-Charles (141)
 Trouillot, Georges (155)
 V
 Vacaresco, Hélène (93)
 Valéry, Paul (125)
 Vibert, Jean-Georges (225)
 W
 White Spencer, Lilian (290)

Focus : *Les éditions ErosOnyx* par
 Yvan Quintin

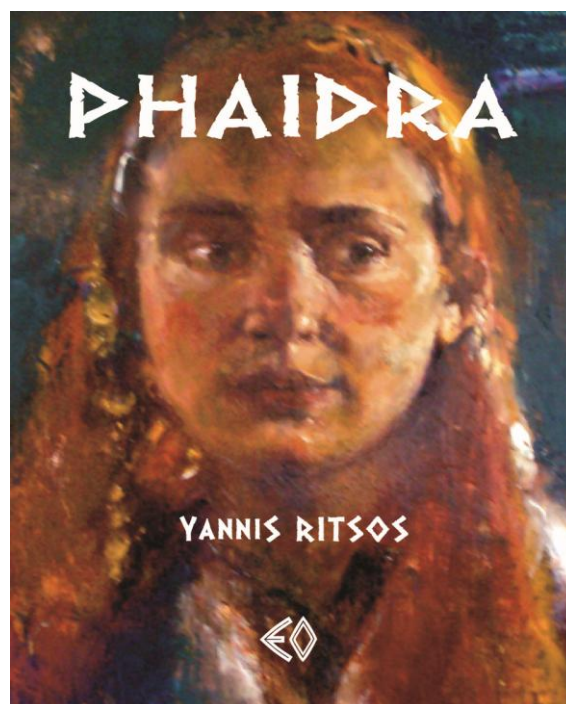
ErosOnyx (voir le site <http://www.erosonyx.com>) est une maison d'édition indépendante que nous souhaitons mettre en lumière pour son dynamisme et son audace. Yvan Quintin, l'un des fondateurs avec Pierre Lacroix, a accepté de nous en parler.

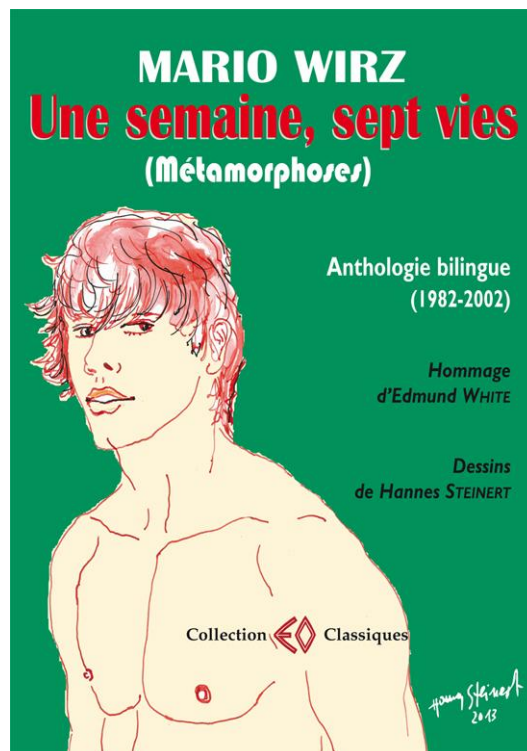
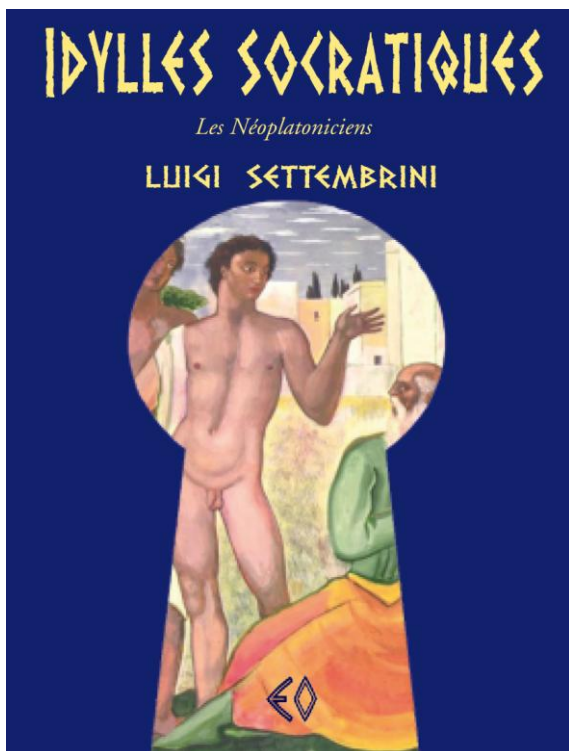


L'histoire d'ErosOnyx Éditions remonte à 2007. Son activité se propose d'explorer un vaste horizon autour d'Éros différents, d'hier, d'aujourd'hui, de demain, tels qu'en témoignent une littérature souvent méconnue, des textes anciens ou modernes, poèmes ou romans... Naturellement sont venus s'inscrire dans cette ligne éditoriale des titres classiques : la première année, *Études et Préludes, Cendres et Poussières, Sapho* (en traduction seulement) de Renée Vivien, ouvrage suivi, en 2008, de *Nos secrètes amours* de Lucie Delarue-Mardrus (en collaboration avec la revue *Inverses*), et du recueil *Les Kitharèdes* de Renée Vivien encore. De Renée Vivien toujours, pour le centenaire de sa mort, *Sapho* avec le texte grec tel que l'avait publié la « Sappho 1900 », et *Poèmes 1901-1910*. Ces titres étaient devenus introuvables, sinon à des prix élevés, ou bien, comme *Nos secrètes amours* – publié par EO (logo d'ErosOnyx désormais) avec l'accord des ayants-droit - n'appartenaient pas encore au domaine public. Natalie Clifford Barney avait bien en 1951 et à sa manière, confidentielle et anonyme, publié ce dernier recueil sous le même titre, mais il restait à le rendre à son auteure dans son intégralité. Ce dont Mirande Lucien s'est acquittée avec soin.

Grâce à une soirée autour de Lucie Delarue-Mardrus à la librairie parisienne "Violette & Co", à l'occasion de la parution du recueil, EO a commencé à se faire connaître. Puis ce fut, en novembre 2009, le colloque Renée Vivien à l'Université de Londres à Paris. Une universitaire américaine a par la suite contacté EO en vue de la publication d'un inédit de l'Amazone, *Amants féminins ou la troisième* de Natalie Clifford Barney, qui a vu le jour en 2013, tandis qu'une autre, à son tour, a proposé de présenter le recueil *Netsuké*, contes chinois et japonais, de la « Muse aux violettes », paru en mai

2014. Le colloque de novembre 2009 a également permis, grâce à Nicole G. Albert, spécialiste vivienne, de faire la connaissance de la petite-nièce de la poétesse. Ainsi a été publié, en 2012, un inédit de jeunesse de sa grand-tante, *Le Langage des Fleurs*. Enfin, c'est un chercheur français, qui est venu vers EO pour offrir aux lecteurs une autre des œuvres rares de Renée Vivien (sous le pseudonyme de Paule Riversdale), *L'Être double*, à paraître en novembre 2014. Inédit encore en France, mais d'une tout autre nature et d'un tout autre auteur, Luigi Settembrini, mort en 1876, *I Neoplatonici*, qu'EO, sur proposition de Patrick Dubuis, a publié sous le titre *Idylles socratiques*. Ce petit roman à l'antique avait été signalé en 1979 par Dominique Fernandez dans la revue *Masques* et venait d'être publié en Italie deux ans auparavant ! Cette publication a bénéficié du soutien du CNL, tout comme deux titres de Yannis Ritsos, *Erotika* et *Phaidra* (édition bilingue) parus respectivement en 2009 et 2010 chez EO.





Parallèlement à cette collection de classiques, dont le dernier titre, cette année, est l'anthologie poétique *Une semaine, sept vies*, recueil bilingue allemand-français de Mario Wirz, mort en 2013, EO accueille dans sa collection IMAGES, des études de films marquants, accompagnés d'un DVD, tels que *Sebastiane* de Derek Jarman, par Didier Roth-Bettoni, et bientôt peut-être *Olivia* de Jacqueline Audry... De son côté, la collection ÉOLIENS/ÉOLIENNES s'ouvre à des œuvres d'auteur(e)s d'aujourd'hui, telles que *Strip Hotel* de Jacques Astruc ou *Vie, Errances et Vaillances d'un Gaillard Libertin*, roman historique de Claude Puzin (2012) et, en 2015, *Gustave* de Xavier Bezar, biographie fiction du peintre Gustave Caillebotte. N'oublions pas la collection DOCUMENTS dont le seul titre jusqu'à présent est *Bougres de vies, Huit homosexuels du XIX^e siècle se racontent*, paru aux États-Unis, en 2007, sous le titre *Queer lives*, de William Peniston et Nancy Erber. À chacun, à chacune son Éros, Avis aux plumes inspirées !

C omptes rendus de deux ouvrages par Nelly Sanchez

***Le photojournalisme des années 1930 à nos jours, structures, culture et public.* Collectif sous la direction de Karine Taveaux-Grandpierre et Joëlle Beurrier, avec la collaboration de Jean-Pierre Bacot et Michèle Martin. Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2014. 16 euros**

Ce collectif aborde une facette encore trop souvent mal connue de la presse : le magazine photojournalistique. Celui-ci naît véritablement au cours des années 1930 quand les techniques photographiques permettent aux reporters de saisir instantanément l'événement. Les reportages accompagnés d'héliogravures de Lucie Delarue-Mardrus dans *La Vie Heureuse*, ceux de Myriam Harry ou encore de Marcelle Tinayre publiés dans les années 1900 illustrent la place grandissante que

prend l'image dans l'information.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, le magazine est devenu la principale source d'information, influençant non seulement le rapport du public à l'événement mais également la structuration des contenus journalistiques et l'organisation des médias. Cet ouvrage tâche de hiérarchiser les facteurs de l'élaboration d'un magazine, à commencer par la figure du photoreporteur qui connaîtra son heure de gloire dans les années 50 et qui laisse désormais la place à l'amateur saisissant l'évènement avec son téléphone portable. Il est aussi question de la « peopolisation » de l'information, notamment dans le traitement du politique avec la suppression de la frontière entre vie publique/vie privée. La réflexion porte également sur l'internationalisation de l'information et des représentations tant masculines que féminines. À noter l'article de Karine Taveaux-Grandpierre portant sur Elle et le photojournalisme : « Être l'incarnation de la femme dans un monde en perpétuelle évolution ».

Valentine Penrose ou les fantasmagories du Désir, Nicolas Berger, éditions Derrière la salle de bain, 10 euros.

Plus que toute autre, Valentine Penrose (1898-1978), par sa vie comme par son œuvre, a illustré la célèbre formule d'André Breton : « La beauté convulsive sera érotique-voilée, explosante-fixe, magique-circonstancielle ou ne sera pas ». Première épouse, avant Lee Miller, du peintre anglais Roland Penrose, elle se lia avec les surréalistes, en particulier Éluard, Ernst et Miró. Elle fera même une apparition dans le film de Buñuel et Dalí, *L'Âge d'or*. Parallèlement à cette riche existence, Valentine Penrose a élaboré une œuvre complexe, littéraire et plastique (collages), qui témoigne à la fois de son engagement dans le mouvement surréaliste et d'une quête beaucoup plus personnelle. Elle ne reculera devant aucune audace, aussi bien

stylistique que thématique, et sera l'une des très rares femmes surréalistes à avoir osé célébrer, parfois avec érotisme, les amours saphiques. De même, elle disséquera les ténèbres du désir dans son livre sur la sanglante comtesse Báthory. Passionnée d'ésotérisme – elle vivra dans un ashram et se rendra jusqu'au Tibet – Valentine Penrose tentera de trouver l'unité du monde spirituel et du monde matériel. Incandescente trajectoire que celle de cette poétesse pour laquelle la femme conduit au champ des divinations, à la découverte de la dimension symbolique de l'univers :

« La feuille a suivi sa fleur
Tandis qu'au ciel se lamentent et se destinent
L'eau l'heure la planète et toutes choses féminines.»

Rédacteurs de cette lettre n°7 : Nelly Sanchez, Yvan Quintin, Patricia Izquierdo.

Coordonnées de l'Association des Amis de Lucie Delarue-Mardrus :

▪ **Pour nous écrire :**

Association des Amis de Lucie Delarue-Mardrus

C/O Patricia Izquierdo

27 rue Principale

57420 PONTROY

Adresse électronique :
assoldm@yahoo.fr

▪ **Pour être informé(e)s**

Adresse de notre site :
<http://www.amisldm.org>

▪ **Pour adhérer, voir sur notre site la page suivante :**

<http://www.amisldm.org/espace-adhérents/>